

La miséricorde de Dieu

Une méditation inépuisable

Le leitmotiv du cours pour les supérieurs en cette année jubilaire est la miséricorde de Dieu, médité à la lumière du dernier instrument des bonnes œuvres au chapitre 4 de la Règle de saint Benoît : « Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu » (RB 4,74).

La miséricorde de Dieu est un thème que nous n'épuiserons jamais, parce que la miséricorde de Dieu est infinie et éternelle. Nous passerons l'éternité à contempler la miséricorde de Dieu, et à remercier Dieu pour elle, parce que c'est seulement par miséricorde que Dieu nous a créés et seulement par miséricorde qu'Il nous a créés pour l'éternité, pour demeurer éternellement avec Lui, en Lui. Dieu est amour, Dieu est charité. Mais pour nous, créatures personnelles, l'expérience de l'amour de Dieu, c'est-à-dire de ce que Dieu est en Lui-même, est expérience de la miséricorde, c'est-à-dire expérience que Dieu aime les pauvres, aime les pécheurs, aime qui n'est pas digne de son amour, aime qui ne L'aime pas. Même au Paradis, nous ne pourrions contempler et glorifier l'amour de Dieu que comme miséricorde. La miséricorde est l'amour de Dieu contemplé avec nos yeux, avec nos cœurs, pour ainsi dire, de notre point de vue. Parce que même au Ciel, nous serons nous-mêmes ; nous serons en Dieu, et pourtant autres que Lui, en relation personnelle avec Lui. Comme l'exprime le livre de Job : « Après que ma peau m'aura été arrachée, sans ma chair, je verrai Dieu. Je le verrai, moi-même, mes yeux Le contempleront et non un autre. » (Jb 19,26-27)

C'est pourquoi je pense que nous devons commencer le travail de ces jours dans une attitude contemplative, en regardant Dieu, en contemplant sa miséricorde. Il ne s'agit pas tant de comprendre ce qu'est la miséricorde de Dieu, raisonner sur elle, mais de la regarder, de la contempler, et alors nous la comprendrons, ou plutôt nous lui permettrons de se révéler, de se montrer, et nous verrons que c'est une lumière qui « clarifie le regard » (cf. Ps 19,9), qui nous donne de mieux voir, de mieux comprendre la réalité, la réalité que nous vivons, et la réalité que nous devons désirer, demander.

La miséricorde de Dieu est une lumière qui éclaire tout, toute la réalité, sa totalité intégrale, dans le bien et dans le mal. Nous ne comprenons pas, par exemple, comment le mal, la souffrance des innocents, peut être concilié avec un Dieu qui est amour. Mais c'est comme si la miséricorde était une lumière qui éclaire aussi les ombres, les ténèbres. Cependant, la miséricorde de Dieu éclaire la réalité si elle reste allumée. Nous cherchons souvent la lumière dans la méditation, dans la parole de Dieu, dans la prière. Mais nous le faisons comme quand nous chargeons une batterie. Une fois la pile chargée, nous débranchons le cordon d'alimentation et la lampe éclaire par elle-même. Nous avons la prétention que la lumière que nous recevons de Dieu devienne notre lumière, devienne capacité pour que nous-mêmes éclairions la réalité. Et donc nous retombons encore et

encore dans l'obscurité, et nous nous plaignons à Dieu qu'il ne nous donne pas suffisamment de lumière.

Dieu, par contre, est la lumière d'une présence. Sa parole est lumière dans l'acte où Il nous parle, maintenant, quand nous entendons de Lui cette parole. Et sa miséricorde est la lumière de son amour qui éclaire la réalité maintenant, et que nous devons regarder maintenant comme lumière de Dieu sur la réalité que nous vivons. La lumière de Dieu sur toute la réalité est son regard qui aime et apprécie toutes les créatures, même et surtout la plus misérable.

C'est pourquoi le problème n'est pas de posséder la lumière, mais de regarder Dieu, de garder les yeux fixés sur Lui, de contempler maintenant et à chaque instant son éternelle miséricorde. En Jésus-Christ, Dieu s'est rendu visible (cf. Jn 1,18) pour que nous puissions le regarder, et c'est en regardant Jésus que nous avons la lumière de la miséricorde pour comprendre la réalité quelle qu'elle soit, et avoir avec tous et avec tout une relation juste, vraie, telle que Dieu la veut.

Contempler pour montrer

La méthode que Jésus utilise pour nous révéler la miséricorde de Dieu, n'est jamais un discours conceptuel, mais la transmission d'une image, d'une scène à regarder. L'Évangile, même dans les parties où il est défini comme « sermon », comme le « sermon sur la montagne » dans l'Évangile de Matthieu, est pratiquement toujours parabolique, est toujours la transmission d'une image à regarder, et à partir de laquelle il faut déduire la théorie, la théologie, la morale, la loi. Pour expliquer la Providence du Père, Jésus dit : « Voyez les oiseaux du ciel... Regardez les lys des champs... » (Mt 6,26.28). Et à partir de ce qu'on voit de la façon d'agir et d'être de Dieu, Jésus nous apprend à comprendre comment nous pouvons et devons vivre de manière que notre vie puisse véhiculer une image de Dieu, une possibilité de voir Dieu et donc une possibilité de consentir à être image de Dieu en acte. L'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et la sainteté consiste à refléter en nous ce que Dieu est, à transmettre aux autres l'image de Dieu qui doit se réaliser en chaque être humain jusqu'à la perfection. Et la perfection est la miséricorde : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5,48). « Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux » (Lc 6,36).

Jésus s'exprime en images. En s'incarnant, Il est lui-même la Parole, le Verbe, fait Image, fait Icône. C'est comme dans l'art du théâtre où un texte, une parole, devient image, est représenté. Cela n'enlève pas la parole, mais la parole se transmet à travers l'image, la scène. Il est intéressant alors de lire attentivement le chapitre 15 de saint Luc, celui des trois paraboles de la miséricorde : la brebis perdue, la pièce de monnaie perdue, l'enfant prodigue. Mais il faut aussi lire attentivement l'introduction de ces trois paraboles, le contexte dans lequel elles sont racontées et la raison pour laquelle Jésus les a prononcées : « Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : 'Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux.' Et il leur dit cette parabole : 'Si l'un de vous a cent brebis et qu'il en perd une...' » (Lc 15,1-4)

Nous constatons que tout commence à partir d'une image réelle, d'une scène réelle : Jésus est approché par tous les pécheurs, et Il parle avec eux. Ce n'est pas le discours que leur fait Jésus qui nous est rapporté, mais l'image de Lui qui parle et des pécheurs qui s'approchent et l'écoutent attentivement. Et les pharisiens nous aident à décrire l'image que l'on voit : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux. » Cela signifie que tout le monde voyait le Verbe de Dieu en relation avec les publicains et les pécheurs, en relation de "transmission de soi", parce qu'ici le Verbe parle et est écouté, dans une relation de communion, d'amitié, d'accueil jusqu'à partager la convivialité du repas, de la table et de la maison. Tout cela est une image, une icône, une scène à voir, à écouter. « La vie s'est manifestée, – écrit saint Jean dans sa première lettre – nous l'avons vue et nous en sommes témoins » (1 Jn 1,2).

Les pharisiens et les scribes contestent cette image, ils la trouvent laide et indécente. Ils ressemblent aux critiques d'une œuvre d'art, d'un film, qui donnent un avis négatif et veulent ainsi disqualifier la beauté et la vérité de l'image, de la scène, et donc veulent qu'en soit interrompue la transmission. Toutes les œuvres de Vivaldi ont été oubliées pendant près de deux siècles, c'est-à-dire ont cessé d'être transmises, de se transmettre visiblement, acoustiquement, jusqu'à ce qu'elles soient redécouvertes dans des archives. Une œuvre d'art, si elle n'est pas transmise, ne vit pas. Elle peut ressusciter, mais tant qu'elle n'est pas transmise, elle ne vit pas.

Les scribes et les pharisiens du temps de Jésus et de tous les temps, ont fait tout leur possible pour interrompre la transmission de l'image vivante du Christ, ou l'ont simplement perturbée, rendue floue ou déformée, comme le font les régimes totalitaires avec les images de télévision des pays libres. Transmission veut dire tradition. La tradition est l'image du Christ qui se transmet de manière vivante, et l'Église a cette tâche essentielle de transmettre encore et toujours l'image vivante de Jésus qui révèle le Père. Pour cette raison, l'Église est fidèle quand elle est fidèle à l'Évangile, c'est-à-dire à l'image d'origine de Jésus qui se reproduit toujours comme lors de la première annonce.

Je souligne cela car, quand nous nous interrogeons comment nous vivons la miséricorde nous-mêmes et dans nos communautés, il est important d'être conscients de ce qui est en jeu : précisément la transmission de l'image vivante du Christ, du Christ tel qu'Il apparaît dans l'Évangile et comme l'Église l'annonce.

L'Évangile ne doit pas rester quelques siècles dans les archives, mais doit toujours être transmis de manière vivante, et c'est notre responsabilité de baptisés, de consacrés, de supérieurs religieux. Les périodes de plus grande crise de l'Église sont celles où l'Évangile a été « mis aux archives ».

Ici, Jésus est donc regardé dans l'acte d'accueillir les pécheurs et de manger avec eux. C'est déjà une icône de la miséricorde de Dieu, mais les scribes et les pharisiens ne la reconnaissent pas comme telle. Pour eux, Dieu, s'il est Dieu, n'est pas avec les pécheurs. Dieu, pour eux, n'est qu'avec les purs, les parfaits, les pratiquants.

Comment Jésus répond-il à ce refus de voir la miséricorde de Dieu en Lui ? Il continue de montrer, Il montre davantage, Il intensifie la transmission de sa propre image, Il y met plus de lumière, Il met encore plus en évidence ce que sa personne et sa parole sont

en train de montrer. Il ne se justifie pas, mais Il montre davantage. C'est pour cela qu'Il ne fait pas un discours mais raconte des histoires, des scènes à voir, à imaginer.

Donc, si en tant que supérieurs de communautés, nous nous interrogeons sur la miséricorde de Dieu, nous ne devons pas tant nous inquiéter de comprendre, mais de *regarder* ce que Jésus nous montre pour nous transmettre sa propre image du Père, l'image du Père qu'Il est quand Il accueille les publicains et les pécheurs.

Et puisque nous sommes appelés à être des pasteurs, concentrons-nous sur la première des trois paraboles de la miséricorde : celle de la brebis perdue, dans Luc 15,4-7.

Modèles de vie, pas législateurs

Mais pour stimuler en nous l'attention juste avec laquelle nous devons la méditer, je vous lis un apophtegme d'Abba Poemen qui me paraît extrêmement actuel, dans toutes les cultures dans lesquelles nous sommes appelés à être pasteurs :

« Un frère demanda à Abba Poemen : 'Des frères vivent avec moi ; veux-tu que je leur donne des ordres ? – Non, lui dit l'ancien, toi, fais ton travail avant tout ; et s'ils veulent vivre, ils penseront à eux-mêmes'. Le frère lui dit : 'Mais ce sont eux, Père, qui m'ont demandé de leur donner des ordres'. L'ancien lui dit : 'Non ! Deviens pour eux un modèle, pas un législateur' » (Série alphabétique, Poemen 174 [Guy 188]).

Cet apophtegme me semble très important aussi pour la façon dont nous devons vivre ces jours-ci. Quand j'ai appris que l'un des conférenciers prévus ne pouvait pas venir, j'ai été un peu découragé. Je me suis dit que le programme s'appauvriissait et que nous risquions de décevoir vos attentes. Mais ensuite, j'ai réalisé qu'il s'agit là d'une occasion de travailler davantage nous-mêmes, de chercher plus en nous et entre nous, de nous aider davantage les uns les autres, comme nous devrions toujours le faire si l'Ordre est vraiment une grande famille de frères et sœurs. Nous n'avons pas besoin de cours pour être de bons législateurs, pour donner de bonnes lois, de bons ordres à nos communautés, ou pour connaître la meilleure méthode de gouvernement ou avoir le meilleur programme pour conduire le troupeau. Nous sommes ici pour regarder ensemble le Christ qui nous révèle la miséricorde de Dieu dans la figure du bon Pasteur, pour qu'en Le regardant, en Le prenant comme notre modèle de vie, nous puissions vivre comme Lui et en Lui le don de notre vie, et ainsi être pour nos frères et sœurs des modèles de vie, des images de l'amour du Christ pour eux, qui les aident eux aussi à transmettre aux autres l'image vivante du Christ. Et pour Jésus, comme pour saint Benoît, tout cela est concentré dans la miséricorde, dans la transmission de la miséricorde du Père, dans le fait d'accueillir pour nous-mêmes et de transmettre aux autres la miséricorde de Dieu que Jésus nous montre, nous démontre, nous transmet. Au fond, la chose la plus importante pour nous est de nous aider à approfondir et à vivre, à la lumière de la miséricorde, ce que saint Benoît nous dit de l'abbé : « *Christi enim agere vices in monasterio creditur* – on croit fermement que dans le monastère il tient la place du Christ » (RB 2,2). Qu'est-ce que cela signifie pour nous ? Comment devons-nous avoir cette foi (*creditur* : on croit) et la vivre dans notre communauté ?

Transmettre une loi est facile. Cela peut être fait même si la Loi reste enfermée deux siècles dans les archives. Mais transmettre une vie, ce n'est pas une tradition tirée des

archives, mais de lieux de vie, d'une tradition de communauté, de vie commune qui se régénère comme se régénère une famille. Et dans cette transmission, notre rôle de supérieurs est fondamental, et il l'est précisément en tant que nous sommes pasteurs, en tant que nous sommes appelés à être pasteurs.

L'aide que nous pouvons nous apporter entre nous et entre les différentes communautés est également fondamentale. Si nous oublions une loi, il suffit de retrouver le texte qui nous la rappelle. Par contre, lorsque nous perdons la transmission d'une vie, lorsque nous perdons la transmission de l'image vivante du Christ, nous devons la chercher et la trouver là où la transmission de la vie, la tradition de l'Évangile, sont encore vivantes et vécues. Autrefois, on essayait de garder le feu de la Vigile pascale tout au long de l'année, dans la lampe du sanctuaire. Quand la lampe s'éteignait sans avoir transmis la flamme à la lampe suivante, on allait rallumer la flamme dans une autre église qui l'avait gardée allumée. Eh bien, entre nous, nous devrions nous aider ainsi, nous aider les uns les autres à continuer la transmission de notre charisme, avec l'humilité de nous demander de l'aide les uns aux autres, de reconnaître que certaines personnes ou communautés ont une flamme plus vive que la nôtre, et que nous pouvons nous la communiquer les uns aux autres pour que tout l'Ordre transmette fidèlement la vie du Christ, l'image évangélique de Jésus telle que l'ont transmise saint Benoît et nos saints cisterciens.

La bonne formation pour un supérieur, comme pour tout formateur, est donc celle qui nous permet de vivre nous-mêmes une expérience. Et si l'expérience est vraie et profonde, elle se transmettra d'elle-même par le témoignage de notre vie. Comme le dit Poemen à ce frère qui vient d'être nommé supérieur : « Fais ton travail, avant tout ; et s'ils veulent vivre, ils penseront à eux-mêmes ». C'est-à-dire : si tu fais pour toi-même l'expérience d'une vie monastique intense, belle, humble, fidèle, généreuse, les frères qui veulent vivre intensément, penseront d'eux-mêmes à te suivre, à te regarder et à vivre comme toi.

Il est vrai que souvent, aujourd'hui peut-être plus qu'il y a quelques décennies, les jeunes demandent des « ordres », des règles qui leur disent avec précision ce qu'il faut faire et ne pas faire. Parce que souvent les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas eu de modèles de vie dans leurs parents, leurs enseignants et peut-être pas même dans leurs curés. Ils ont grandi sans structure, sans barrières, sans modèles clairs devant les yeux. Alors ils manquent de sécurité, et ils pensent que l'inquiétude de leur cœur et le drame de la vie humaine peuvent être résolus avec des règles précises, avec des lois.

Et même, parler de « modèles » aujourd'hui est compliqué, parce que pour les jeunes d'aujourd'hui, le « modèle » à imiter est toujours quelqu'un que tout le monde admire, que tout le monde rêve d'imiter, que tout le monde envie, mais seulement pour l'image qu'il donne, pas pour ce qu'il vit vraiment. On est un modèle pour ce qu'on *a*, pas pour ce qu'on *est*. On admire des modèles comme les païens admiraient les dieux de l'Olympe : avec la conscience qu'en fait on ne sera jamais comme eux, et que par conséquent notre vie n'est pas belle, n'est pas heureuse. C'est pourquoi tant de personnes veulent croire à la réincarnation, en espérant que la prochaine fois il leur échoira un sort plus heureux.

Nous devons tenir compte de cette culture, fondamentalement hédoniste, pour comprendre à quel point il est important d'être de vrais modèles de vie, de vie réelle, d'un bonheur possible, de l'expérience de plénitude possible dans le Christ.

Je pense à la manière dont saint Pierre présente cette exigence aux anciens de l'Église : « Quant aux anciens en fonction parmi vous, je les exhorte, moi qui suis ancien comme eux et témoin des souffrances du Christ, communiant à la gloire qui va se révéler : soyez les pasteurs du troupeau de Dieu qui se trouve chez vous ; veillez sur lui, non par contrainte mais de plein gré, selon Dieu ; non par cupidité mais par dévouement ; non pas en commandant en maîtres à ceux qui vous sont confiés, mais en devenant les modèles du troupeau. » (1 P 5,1-3).

Pierre, lui non plus, ne se sent pas pasteur pour les qualités qu'il a, mais pour avoir contemplé les souffrances du Christ, pour avoir vu comment Jésus est le bon Pasteur qui donne sa vie. C'est pourquoi les anciens de la communauté ne doivent pas vivre leur tâche comme un fardeau, une obligation, comme s'ils avaient reçu des ordres à exécuter, des règles à appliquer. Non ! Nous sommes « anciens », nous sommes pasteurs, parce que Jésus Christ s'est manifesté comme cela, Il s'est montré comme l'image parfaite de la miséricorde du Père, comme le Pasteur bon et beau qui donne la vie. Jésus est un modèle fascinant, qui attire, mais Il n'est pas un rêve hors d'atteinte. Le Christ nous montre en Lui la vie que nous pouvons vivre, l'expérience que nous pouvons faire, avec sa grâce. C'est en regardant le bon Pasteur que nous pouvons être pasteurs "de plein gré", non par obligation. Des pasteurs reconnaissants de l'être, reconnaissants de donner leur vie, comme le Christ, gratuitement, dans une charité qui ne cherche pas son propre intérêt. À la fin de ce passage, saint Pierre oppose « être modèles du troupeau » à « être les maîtres de ceux qui vous sont confiés. » Justement : le maître « donne des ordres », comme nous l'avons vu dans l'apophtegme. Le bon pasteur, par contre, est modèle. Il ne donne pas d'ordres mais vit une vie, une miséricorde, un don de soi, qui sont des modèles de vie qui se transmettent aux frères et sœurs, et qui par conséquent les changent en profondeur et les font vivre. Le maître, avec ses ordres, « fait faire ». Le bon pasteur, avec son exemple, « fait vivre », c'est-à-dire engendre les autres à une vie en plénitude.

C'est justement dans l'exercice de l'autorité que nous sommes ou ne sommes pas des modèles. Pourquoi ? Précisément parce que le modèle par excellence de la vie chrétienne est le Christ bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. L'opposé est le mercenaire « qui ne se soucie pas des brebis » (Jn 10,13), mais qui pense seulement au salaire qu'il reçoit en faisant le gardien de moutons. Le bon Pasteur ne donne pas d'ordres aux brebis, mais les guide, les appelle, les conduit, les nourrit, les mène à de bons pâturages, aux sources d'eau vive...

La figure du bon Pasteur est l'image dans laquelle Jésus s'est exprimé lui-même, dans laquelle Jésus s'est donné comme image vivante à imiter. Mais le bon Pasteur n'est pas seulement une image : c'est une présence, une expérience, une relation du Christ avec nous et de nous avec le Christ. Jésus ne se révèle pas comme le bon Pasteur seulement pour nous apprendre à gouverner, mais surtout pour que nous nous laissions aimer par Lui, guider par Lui, soigner par Lui, nous les premiers. Jésus n'est pas seulement le modèle du bon Pasteur à imiter, mais Il est le bon Pasteur qui nous conduit. Autrement dit,

nous, avant tout, nous sommes des brebis, nous sommes des agneaux, ou peut-être des boucs, et c'est seulement en nous laissant paître par le Christ que nous pouvons devenir pasteurs comme lui.

Cela signifie que notre charge de pasteurs ne doit pas nous empêcher de vivre l'amitié avec le Christ, comme il arrive souvent pour de nombreux supérieurs qui s'épuisent spirituellement en exerçant leur ministère, car notre ministère nous est donné comme une occasion d'être plus attachés au modèle du Bon Pasteur par excellence.

Mystique pastorale

Il me vient à l'esprit un autre apophtegme, toujours de Poemen. « Si Moïse n'avait pas conduit les troupeaux à Mandra, il n'aurait pas vu Celui qui était dans le buisson. » (Poemen 195 [Guy 186]).

Le ministère pastoral n'est pas seulement une fonction, n'est pas seulement un service. Il nous permet d'avoir une relation privilégiée avec le Seigneur, pour pouvoir transmettre à nos frères et sœurs un amour de prédilection pour chacun d'eux. C'est le mystère de la dernière rencontre entre Jésus et Pierre sur les rives du lac : « M'aimes-tu plus que ceux-ci ? Pais mes brebis ! » (cf. Jn 21,15-17). Si nous devons tenir la place du Christ, représenter le Christ, ce n'est pas pour Le remplacer mais pour représenter, c'est-à-dire rendre visible, le Bon Pasteur qui est toujours présent, qui est toujours avec nous. Plus nous sommes unis à Lui dans l'amour, et mieux nous le représenterons aux frères et sœurs.

Mais cet apophtegme suggère que ceux qui exercent un ministère pastoral sont appelés à rencontrer le Seigneur aussi à travers ce ministère. Les supérieurs ont souvent l'impression que leur responsabilité les détourne d'une relation profonde avec Dieu, les détourne de la prière, de la spiritualité monastique, d'une *lectio divina* gratuite, de la tranquillité de pouvoir se tenir en silence devant Dieu, sans inquiétudes accablantes. Sûrement, cela est également vrai. Mais Poemen semble nous suggérer que c'est précisément à travers la préoccupation pour le troupeau, à travers le dévouement au troupeau, que Dieu nous donne de vivre une rencontre mystique avec Lui, dans le désert. Il y a une « mystique pastorale », une rencontre et une relation avec le mystère de Dieu qui nous sont donnés précisément pendant que nous conduisons le troupeau au pâturage. Il y a un « buisson ardent » que nous trouvons précisément parce que nous conduisons les brebis au pâturage, précisément parce que nous cherchons le bien du troupeau, de bons pâturages pour le troupeau, de l'eau pour le troupeau. Parce que le buisson ardent dans lequel Dieu se manifeste à Moïse est la première révélation de Dieu comme Charité, comme Amour qui brûle sans consumer, sans détruire. Le buisson ardent est le symbole de la mystique de la charité, de Dieu-Charité. Et en se rendant visible, il est le symbole de la Charité de Dieu en tant que Miséricorde. En effet, dans le buisson ardent, Dieu ne dit pas à Moïse que maintenant il pourra faire l'ermite, mais qu'Il a compassion du peuple ; et depuis le buisson ardent, Dieu donne à Moïse un troupeau beaucoup plus grand que celui de Jéthro : tout le peuple d'Israël à libérer, à conduire, à faire paître pendant quarante ans.

« Le Seigneur dit : ‘J’ai vu, oui, j’ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, et j’ai entendu ses cris sous les coups des surveillants. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de ce pays vers un beau et vaste pays, vers un pays ruisselant de lait et de miel (...). Maintenant, le cri des fils d’Israël est parvenu jusqu’à moi, et j’ai vu l’oppression que leur font subir les Égyptiens. Maintenant donc, va ! Je t’envoie chez Pharaon : tu feras sortir d’Égypte mon peuple, les fils d’Israël.’ » (Exode 3,7-10)

La vie pastorale doit donc nous conduire là où le Seigneur nous révèle sa compassion pour le peuple, pour notre communauté, pour chaque frère ou sœur, pour les personnes qui fréquentent notre monastère, ou qui devraient être accueillies, comme les migrants d’aujourd’hui. Notre activité même doit nous conduire là où Dieu nous dit Sa compassion et là où Dieu lui-même nous rend sensibles à la misère des frères : « J’ai vu la misère de mon peuple... » (Ex 3,7). Et c’est comme si Dieu disait : « Regarde avec moi la misère du peuple ! Deviens sensible comme moi à la misère réelle des frères ! Entre dans ma compassion, deviens instrument de celle-ci, incarne-la et exprime-la avec le ministère que je te confie ! »

La compassion du Christ

Jésus a fait de même. Lui aussi est venu, Il s’est rendu visible, Il a rendu visible l’amour miséricordieux de Dieu, son regard compatissant qui voit la misère du peuple, de tous, et qui veut nous impliquer dans sa miséricorde, nous les pasteurs en premier.

Il est alors intéressant de noter que dans le chapitre 15 de Luc, la première parabole que Jésus raconte pour justifier son accueil aux pécheurs, c’est-à-dire sa miséricorde, est celle du bon pasteur. La parabole du père miséricordieux de Luc 15,11-32, va certainement au cœur du mystère, mais la première figure de la miséricorde est celle du bon pasteur.

Méditons-la donc ensemble afin de discerner les aspects fondamentaux de la miséricorde que nous demandent notre vocation et notre mission de supérieurs de communautés. Chaque parole utilisée par Luc est importante et doit être lue attentivement.

« Alors Jésus leur dit cette parabole :

Lequel d’entre vous, s’il a cent brebis et qu’il en perde une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller à la recherche de celle qui est perdue jusqu’à ce qu’il l’ait retrouvée ? Quand il l’a retrouvée, il la prend sur ses épaules, tout joyeux, et, de retour chez lui, il rassemble ses amis et ses voisins pour leur dire : ‘Réjouissez-vous avec moi, car j’ai retrouvé ma brebis, celle qui était perdue !’ Je vous le dis : C’est ainsi qu’il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n’ont pas besoin de conversion » (Lc 15,3-7).

Notons avant tout que cette parabole est au fond une question, une question qui provoque directement les auditeurs. « Lequel d’entre vous, s’il a cent brebis et qu’il en perde une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller à la recherche de celle qui est perdue jusqu’à ce qu’il l’ait retrouvée ? » (Luc 15,4). Jésus justifie sa miséricorde en nous posant une question. Beaucoup de paraboles et de nom-

breux enseignements de Jésus utilisent la même méthode. Jésus aime répondre en interrogeant, c'est-à-dire en provoquant une question en nous, en nous faisant chercher une réponse qui est déjà en nous, mais que nous ne voyons pas, dont nous ne sommes pas conscients, ou ne voulons pas l'être. Jésus n'aime pas que nous lui posions des questions sans nous interroger nous-mêmes, sans une disponibilité à nous remettre en question nous-mêmes. C'est le problème des scribes et des pharisiens : même quand ils posent des questions, c'est seulement pour remettre en question les autres, pour confondre les autres, pour démonter les convictions d'autrui, jamais les leurs. Eux ne sont jamais disposés à se remettre en question. Au contraire, Jésus le fait, Il a le pouvoir de les remettre en question, de leur poser des questions qui les obligent à se remettre en question, eux-mêmes, leurs convictions, leurs réactions, leur jugement sur les autres. Dans ce cas, les pharisiens et les scribes n'avaient même pas posé une question. Ils avaient "murmuré" sur Jésus et exprimé une critique qui était une condamnation sans appel : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux » (Lc 15,2).

Lequel d'entre vous ?

Jésus les provoque alors plus directement : "Lequel d'entre vous...?" Littéralement : « Quel homme (Τίς ἄνθρωπος – *tis anthropos*) parmi vous, ayant cent brebis...? »

Jésus ne réagit pas comme eux. Dans d'autres parties de l'Évangile, Il sera dur en décrivant l'attitude hypocrite des scribes et des pharisiens. Ici, au contraire, Il leur offre l'occasion de réfléchir sur son comportement en réfléchissant sur leur expérience, sur l'expérience de leur humanité élémentaire, sur ce qu'ils vivent déjà. C'est comme s'Il disait : « Mais vous aussi êtes comme moi ! En vous aussi, il y a une humanité et un sens de la bonté comme en moi ! » Jésus met en valeur une positivité, aussi chez les scribes et les pharisiens, et il voudrait la faire ressortir, la faire devenir plus consciente et active, plus importante que leurs théories et leurs préceptes.

D'une certaine manière, pour nous faire comprendre comment est Dieu, Jésus renvoie avant tout à l'homme, au cœur de l'homme. Il nous fait comprendre que la miséricorde de Dieu a déjà imprimé son image et sa ressemblance dans le cœur humain. Quel être humain en effet n'irait pas chercher celle de ses cent brebis qui est perdue ? C'est comme quand Jésus dit ailleurs : « Qui d'entre vous, à son fils qui lui demande du pain, donnera une pierre? » (Mt 7,9).

Il est important de comprendre que l'Évangile, et en particulier l'Évangile de la miséricorde de Dieu, nous renvoie à une connaissance plus profonde de nous-mêmes, à une conscience plus claire de notre humanité. En révélant le Dieu de miséricorde, le Christ révèle l'homme à lui-même, Il nous fait prendre conscience de notre humanité comme image de Dieu.

Ceci est très important aussi quand nous pensons à la formation que nous devons assurer et promouvoir pour notre communauté, à l'enseignement qu'un supérieur ou une supérieure doit offrir à ses frères ou sœurs. Il ne s'agit pas tellement de remplir des récipients vides, mais d'alimenter et d'arroser des plantes dans lesquelles Dieu a déjà mis son image, sa Parole créatrice, son Esprit.

...s'il a cent brebis et qu'il en perd une...

En nous, Dieu a mis l'image de son amour qui est toujours un amour personnel. Même si quelqu'un a cent brebis, chacune d'entre elles est importante. Si l'une se perd, le berger ne se console pas en disant : "C'est juste une sur cent, je perds seulement un centième de mes biens, ce n'est pas grave." Celui qui raisonne ainsi ne respecte pas l'image de la miséricorde de Dieu qui est imprimée en lui, ne respecte pas sa propre humanité.

Et au fond, il ne respecte pas non plus les quatre-vingt-dix-neuf brebis qui restent, parce que cela veut dire que chacune d'elles n'a qu'un centième de l'amour du berger, qu'aucune brebis ne vaut pour lui comme unique, comme un tout.

C'est pourquoi, quand le berger "abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert" pour aller à la recherche de la seule qui s'est perdue, cet "abandon" est au fond une opportunité pour toutes les brebis, pour tout le troupeau. Elles apprennent toutes de cette façon la qualité de l'amour du berger, et donc combien le berger aime chacune d'entre elles. Elles voient que si c'était l'une d'entre elles qui se perdrait, le berger laisserait les autres pour elle, de la même manière.

C'est pourquoi, quand saint Benoît demande dans la Règle de s'occuper surtout des frères ou sœurs plus faibles et fragiles, des frères ou sœurs "malades" ou peut-être "rebelles", des "*fratres delicati*" dont on a tant parlé au Chapitre Général, ce n'est pas pour négliger les autres, mais dans la conscience que c'est ainsi qu'un supérieur s'occupe vraiment de tous. L'attention pour le plus faible, pour le plus difficile, soigne tout le monde, fait du bien à tous, fait grandir tout le monde.

C'est pour cela que saint Benoît rappelle à plusieurs reprises à l'abbé de ne pas privilégier les meilleurs en négligeant les fragiles, parce que cela devient aussi une tyrannie sur ceux qui vont bien, ce n'est pas un moyen de les aimer vraiment : "Il doit savoir qu'il a reçu le soin d'âmes malades et non une autorité tyrannique sur des âmes saines. Qu'il craigne donc la menace du Prophète, par laquelle Dieu dit : 'Les brebis qui vous paraissaient grasses, vous les preniez pour vous, et celles qui étaient fragiles, vous les rejetez'." (RB 27,6 ; Ez 34,3-4).

L'exercice de la miséricorde a toujours une apparence d'injustice, parce que c'est un amour qui donne la priorité à ceux qui ne le méritent pas. Dieu aime davantage, non pas tant ceux qui le méritent, mais ceux qui en ont le plus besoin, qui sont moins aimés et moins aimables. Le problème des pharisiens vis-à-vis de Jésus est précisément là. Eux aussi L'invitaient à déjeuner, mais Lui semblait se trouver plus à l'aise de manger avec les publicains et les pécheurs qu'avec eux. Ils étaient les plus intelligents, les plus instruits dans les Écritures, les plus pieux et pratiquants, mais Jésus préférait parler avec les publicains, rester avec eux, prier avec eux. Les pharisiens le sentaient comme une injustice. Ils se sentaient abandonnés dans le désert, punis pour avoir été fidèles, pour ne pas s'être perdus comme d'autres. Ils voyaient que ceux qui avaient agi moins bien étaient aimés plus qu'eux, que ceux qui s'étaient perdus étaient recherchés avec plus de passion qu'eux.

Nous ne devons pas ignorer ou sous-estimer les sentiments des quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, parce que Dieu ne nous appelle certainement pas à les aimer moins que celle qui s'est perdue. Il est important que nous apprenions de la miséricorde de Dieu à

aimer la brebis perdue de telle manière que les quatre-vingt-dix-neuf autres puissent grandir dans la conscience d'être aimées ainsi, que Dieu nous aime tous autant.

...abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert...

Les quatre-vingt-dix-neuf brebis sont abandonnées "dans le désert – ἐν τῇ ἐρήμῳ - *en té érémō*" (Lc 15,4). Ce détail me frappe. De toute évidence, les pâturages de la Palestine sont les régions désertiques, en dehors des villes, le désert de Judée. Mais je pense que cette expression, en soi inutile, est mentionnée ici parce qu'elle a également un sens existentiel, spirituel. Il y a un "désert", une solitude, que nous devons savoir assumer si nous voulons grandir dans la conscience et dans l'expérience de la miséricorde de Dieu. C'est une expérience nécessaire à notre maturité spirituelle, et à la croissance humaine et spirituelle de nos communautés. Pour participer à la miséricorde de Dieu, pour permettre à Dieu d'être miséricordieux envers le monde entier, il nous est demandé d'accepter une forme d'abandon, mystérieuse, mais précieuse. Je pense, par exemple, à la solitude et l'abandon que mère Teresa de Calcutta a vécu durant presque toute sa vie. Et cela pour être un instrument privilégié de l'amour miséricordieux de Dieu, de la miséricorde de Dieu qui va à la recherche des plus pauvres parmi les pauvres, là où personne n'allait et ne va plus à leur recherche.

Mais au fond, quelle expérience font les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles dans le désert ? Elles sont seules parce que le berger est allé chercher la brebis perdue. Mais où est allé le berger pour chercher la brebis égarée ? Il est allé au désert, il s'est enfoncé dans le désert, et donc dans la solitude. Le berger est vraiment seul dans sa quête de la brebis. Les autres, elles sont ensemble, elles sont quatre-vingt-dix-neuf. Le berger au contraire est seul dans le désert où il espère rencontrer la brebis perdue. Aux quatre-vingt-dix-neuf brebis, il est donc demandé et donné de participer un peu à la solitude du berger et donc au prix de la miséricorde du berger, de ce que la miséricorde "coûte" au cœur du berger, au cœur de Dieu. On manque de maturité, on n'est pas vraiment fidèle, si on n'accepte pas d'entrer dans une compassion avec le cœur du berger, dans un "souffrir avec" le cœur miséricordieux du berger. Lorsque le père de la parabole du fils prodigue sort chercher son fils aîné, il lui demande de partager sa joie pour le retour de son frère, mais en réalité, ce qu'il lui demande et donne est de participer à sa miséricorde et donc de faire sien le cœur de son père, de ressentir lui aussi la souffrance d'avoir perdu son frère. Si le frère aîné n'accepte pas de partager la souffrance du père pour la perte et la "mort" de son frère, s'il ne compatit avec le père, il ne peut entrer dans sa joie pour le salut de son frère, et pas davantage dans sa propre joie, celle d'avoir toujours tout partagé avec le père (cf. Lc 15,31).

Une communauté qui ne grandit pas dans ce domaine n'est pas une communauté, n'est pas fraternelle, n'est pas une communauté réunie dans l'amour du Christ. Nous devons nous demander si vraiment nous éduquons nos communautés à compatir avec nous aux misères des frères ou sœurs plus fragiles, physiquement, moralement, spirituellement.

La vocation monastique cherche le désert, d'une manière ou d'une autre ; mais si le désert que nous cherchons n'a pas cette dimension de la compassion avec le cœur du bon

Pasteur qui part à la recherche de la brebis perdue, ce n'est pas un désert chrétien, c'est un désert stérile.

...et va chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve...

Le bon berger abandonne donc les quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert et "va chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve" (Lc 15,4).

Chercher ce qui est perdu : c'est la grande œuvre de miséricorde, parce que c'est la grande œuvre du Christ, la grande mission du Fils de Dieu, l'œuvre de Salut que le Christ a faite sienne jusqu'à sa mort sur la Croix. Il suffit de penser à la fin de l'épisode de la rencontre de Jésus avec Zachée : "le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu" (Lc 19,10).

L'Église est là pour cette mission, pour incarner cette mission de miséricorde, et le pape François ne manque jamais une occasion de nous le rappeler, "à temps et à contretemps" (2 Tm 4,2), dirait saint Paul.

Que veut dire pour nous "chercher ce qui est perdu" ? Nous ressemblons plus souvent au père de la troisième parabole de Luc 15, en ce sens que nous préférons attendre que les enfants perdus reviennent tout seuls, et nous nous sentons miséricordieux parce que nous les accueillons. Mais Jésus nous demande aussi de partir à leur recherche. Et nous savons bien que dans les monastères, il y a un grand nombre de brebis perdues. Physiquement, elles ne sont pas loin, mais intérieurement, par le cœur, ou l'esprit ou moralement, elles sont "parties", absentes, lointaines, perdues. Les cherchons-nous ? Et comment les cherchons-nous ?

Cette parabole n'entre pas dans les détails de cette recherche. Elle dit seulement que c'est une recherche qui n'en démord pas : "jusqu'à ce qu'il la retrouve". Ce détail est déjà important. La recherche des frères ou sœurs perdus n'a de cesse de les retrouver. Ce n'est pas une recherche qui met des conditions de temps. Elle s'achève seulement quand elle trouve, rencontre et embrasse la brebis perdue. Nous le savons, il y a des frères ou sœurs en communauté qu'il faut chercher pendant des années, peut-être pendant toute la durée de notre ministère. Souvent, ces brebis perdues, nous ne les retrouvons que peu de temps avant leur mort. Cela en vaut-il la peine ? Est-ce que cela a un sens ? Oui, parce que toutes ces recherches, toute cette errance dans le désert à la recherche d'une rencontre avec eux, de leur salut, tout ce temps est le temps de la miséricorde de Dieu, c'est le temps dans lequel agit la miséricorde du bon Pasteur, et pas seulement sur eux mais sur nous-mêmes et la communauté, et peut-être sur l'Église entière et le monde. C'est tout du temps, ce sont toutes des énergies dépensés pour préparer la joie du Royaume, la leur et la nôtre, la joie de toute la communauté, la joie qui sera pleine et entière seulement "dans le ciel" (Lc 15,7), "chez les anges de Dieu" (Lc 15,10).

Il est vraiment important que nous ayons cette conscience : que la vie passée à la recherche de brebis perdues est pour nous une plénitude de vie, parce que c'est de cette façon que notre ministère adhère au mystère du Christ, au mystère de la miséricorde de Dieu dans le Christ. Lorsque nous pensons que notre tâche est fructueuse seulement si tout va bien, si nous réussissons, s'il n'y a pas de brebis perdues à chercher, cela signifie

que nous ne vivons pas notre mission de "tenir la place du Christ" (RB 2,2), en n'ayant que Lui comme modèle et comme programme de vie. Et nous nous sentons continuellement frustrés, parce que, qu'on le veuille ou non, des brebis perdues à chercher, nous en aurons toujours. C'est le Seigneur qui nous les envoie. Parfois, nous sommes tentés de nous en débarrasser, de les "emmener à l'abattoir" plutôt qu'à la maison. Cela arrive aussi. Mais ce n'est jamais un signe de fécondité chrétienne pour une communauté. Parce qu'au fond, la parabole nous fait comprendre que les brebis perdues que nous cherchons et ramenons à la maison sont le secret de la plus grande joie.

...quand il l'a retrouvée, il la prend sur ses épaules, tout joyeux ...

Il y a deux moments de joie dans cet Évangile. Le premier est quand le berger trouve la brebis. Puis il y aura la joie partagée, la fête avec tout le monde.

Telle est la joie chrétienne : une joie du cœur et une joie partagée. Comme la joie de la Vierge Marie : "Réjouis-toi - Χαῖρε - *khairé!*" (Lc 1,28), lui dit l'ange à l'Annonciation et aussitôt Marie va la partager avec Élisabeth. Dans la parabole du bon pasteur, c'est le même mot qui revient : χαίρων - *khairo* (Lc 15,5), Συγχαρήτέ - *sunkharété* (15,6).

Joie reçue et joie donnée. Joie de Dieu, parce que joie d'aimer. Un autre me la donne et je la donne aux autres. Et le Christ révèle que c'est la joie du ciel : "Je vous le dis : il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent" (Lc 15,7). C'est la dynamique même de la joie du berger : un pécheur qui se repent donne de la joie à Dieu, et Dieu la communique à tout le Ciel, à ses "amis et voisins" que sont les anges (cf. Lc 15,10).

Notons, toutefois, que la première à partager la joie du berger est la brebis retrouvée. Le berger ne lui fait pas de reproches, ne la punit pas, ne la sermonne pas. Sa joie est trop grande pour cela. Et que fait-on quand on retrouve un être cher ? On le serre dans ses bras. Le berger ne met pas les menottes à la brebis comme à un voleur qu'on arrête, ne lui met pas une corde au cou pour qu'elle ne s'échappe pas de nouveau. Il la met sur ses épaules. Il l'étreint, la soulève et la porte. Saint Benoît doit avoir médité beaucoup et volontiers cette image car, au chapitre 27 de la Règle, il la repropose en disant que Jésus met la brebis "sur ses épaules sacrées – *in sacris humeris suis*" (RB 27,9).

"Il la prend sur ses épaules, tout joyeux ". Il se charge de la brebis avec toute l'énergie de la joie de l'avoir retrouvée. La joie donne l'énergie de l'amour, de la patience, de la miséricorde. Notons que la découverte de la brebis ne signifie pas le repos pour le pasteur, au contraire ! Je n'ai jamais pris de brebis sur mes épaules, mais je me suis renseigné et j'ai appris qu'une brebis adulte peut peser entre 45 et 100 kg ! Autrement dit, autant qu'un être humain. Notre berger refait donc, avec le poids de la brebis sur ses épaules, tous les kilomètres parcourus seul pour la chercher. Durant ce cours, nous aurons une méditation sur la patience, mais nous pouvons déjà retenir que la miséricorde implique de "porter" l'autre, l'autre épuisé, blessé, effrayé. Peu importe si c'est par sa faute qu'il se trouve dans cet état. La miséricorde prend sur soi les conséquences de la perte du frère, de la sœur. Mais avec joie, avec une force d'amour qui est la force nécessaire, et que Dieu nous donne, pour porter jusqu'à la maison le frère perdu.

Porter sur les épaules est un geste plus paternel que maternel. Il ne s'agit pas de "bercer" le frère ou la sœur, mais d'offrir notre personne comme soutien de la misère et de la fragilité de l'autre pour faire un chemin ensemble. Le bon pasteur ne porte pas la brebis pour la dorloter, mais pour faire un chemin, pour lui permettre de revenir à la maison, au troupeau, à la communauté, malgré la faute et la misère qui l'ont éloignée.

...et de retour à la maison, il appelle ses amis et ses voisins...

Notre bon pasteur est vraiment infatigable ! Il devrait être las d'avoir erré pour chercher la brebis et de l'avoir rapportée sur ses épaules, pendant qui sait combien de kilomètres. La maison devrait être le lieu de son repos, pour se trouver en paix, seul, pour dormir. Au lieu de cela, il n'est pas encore entré dans la maison que déjà il appelle amis et voisins pour leur communiquer sa joie : "Réjouissez-vous avec moi !" (Lc 15,6).

La joie de la miséricorde, comme je le disais, est toujours partagée, est pour tout le monde. Ce n'est jamais une joie privée, parce que la joie privée est une joie étouffée, elle n'est plus joie. C'est comme mettre une lampe sous le boisseau, dit Jésus (cf. Mt 5,15).

La joie qui appelle, qui appelle les autres, est "Évangile" au sens littéral du terme : c'est une "bonne nouvelle", une annonce heureuse. La brebis est sauvée ! C'est la joie du Christ crucifié et ressuscité : toute l'humanité est sauvée ! Et c'est cet Évangile qu'il nous est demandé de partager avec qui nous est proche, proche dans la connaissance et l'affection, c'est-à-dire les amis, ou proche simplement parce qu'il vit ou se trouve à côté de nous. Toute relation humaine, personnelle, nous est donnée pour partager la joie de la miséricorde qui sauve. Et la "maison", qui pour nous est le monastère, comme pour d'autres la famille, ou d'autres lieux de vie quotidienne, nous est donnée pour cela ; la communauté nous est donnée pour cela.

La miséricorde du bon pasteur est donc évangélisation, elle fait coïncider l'évangélisation avec notre personne ; elle fait coïncider l'évangélisation du monde avec l'histoire de notre communauté, avec le souci quotidien de nos frères et sœurs. Être pasteur est l'évangélisation toujours nouvelle qui nous est demandée par le Christ, dans le Christ, pour coopérer avec Lui à la rédemption du monde.